

De Libro Sancti Jacobi

Le Codex Calixtinus :
un trésor du XII^e siècle

Alain Guerry

Collège Saint-Michel – Fribourg

Travail de maturité
Sous la direction de M^{me} Carmen Jaton
Juin 2004

SOMMAIRE

1. INTRODUCTION	3
2. L'ASPECT MATÉRIEL DU CODEX	5
2.1. L'ÉVOLUTION DU LIVRE DE L'ANTIQUITÉ AU MOYEN-ÂGE	5
2.2. LE NOM DE L'ŒUVRE	8
2.3. LE CODEX, SES COPIES ET SES SCRIPTORES.....	9
2.3.1. Le Codex Calixtinus	9
2.3.2. Le manuscrit de Ripoll	10
2.3.3. Le manuscrit d'Alcobaça	11
2.3.4. D'autres copies	12
2.3.5. Pourquoi et comment le Codex a-t-il été copié?	12
3. LE CONTENU DU LIBER	14
3.1. SURVOL DES CINQ LIVRES	14
3.1.1. Lettre du pape Calixte.....	14
3.1.2. Livre premier.....	15
3.1.3. Livre II ou Livre des Miracles.....	16
3.1.4. Livre III	16
3.1.5. Livre IV ou « Histoire de Charlemagne et de Roland par l'archevêque Turpin »	17
3.1.6. Livre V (anc. IV) ou « Guide du pèlerin ».....	17
3.1.7. La suite	18
3.2. POURQUOI A-T-IL ÉTÉ ÉCRIT?.....	19
3.3. QUI EN EST L'AUTEUR?	22
3.3.1. L'auteur est français	22
3.3.2. L'auteur est un homme d'église.....	22
3.3.3. L'auteur n'est pas Calixte II ni Turpin.....	23
3.3.4. Aymeric Picaud	24
3.4. QUAND A-T-IL ÉTÉ ÉCRIT?.....	25
4. CONCLUSION	26
5. BIBLIOGRAPHIE	28
6. REMERCIEMENTS	29

I. INTRODUCTION

Le *Codex Calixtinus*, c'est-à-dire le manuscrit du *Liber Sancti Jacobi* conservé à Compostelle (Espagne), fut rédigé entre 1130 et 1140¹. A l'époque, sans nos actuels télévisions, radios et réseaux de communication, les villes et villages étaient comme des îlots de relative sécurité dans un monde encore en grande partie inconnu et dangereux, notamment pour les couches basses de la population qui n'avaient pas accès à l'enseignement. Les rares courageux qui s'en étaient allés voir le monde (sur les routes du pèlerinage de Compostelle, par exemple), et qui avaient réussi à revenir, rentraient chez eux remplis d'histoires à conter aux jeunes générations, lesquelles rêvaient de pouvoir partir à leur tour. Dans ce contexte, les conseils de voyage et les itinéraires se transmettaient de père en fils ou par le clergé qui était un des rares vrais « réseaux d'information » de ce temps-là. C'est ainsi qu'au XII^e siècle, les pèlerins sentirent le besoin de fixer ces savoirs oraux, ce qui donna naissance au livre V du *Liber*, le plus notoire, le *Guide du pèlerin*².

Le *Guide* vint s'ajouter à d'autres textes (nous y reviendrons) pour former ce que l'on nomme le *Liber Sancti Jacobi* qui fut maintes fois remanié, complété, recopié, puis annoté, mais dont le manuscrit le plus « authentique » se trouve aux archives de la cathédrale de Compostelle et que l'on désigne sous le nom de *Codex Calixtinus*, du nom du pape Calixte II qui en aurait initié la rédaction.

Dans ce travail, nous parlerons d'abord des codex et autres formes de documents écrits, de leur fabrication et de leur importance, avant de passer à l'aspect matériel du *Codex Calixtinus* lui-même et des copies qui en ont été faites.

¹ MOISAN (André), « Annexe I – Les datations », dans *Le livre de Saint-Jacques ou Codex Calixtinus de Compostelle, Étude critique et littéraire*, Genève, Editions Slatkine, 1992, pp. 233-234 et 236.

² VIEILLARD (Jeanne), *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle (texte bilingue, latin et français, traduit d'après les manuscrits du XII^e siècle), cinquième édition*, Paris, Vrin, 1990, 152 pp.

Ensuite, nous aborderons quelques questions au sujet du *Liber*, de ses cinq livres, de son auteur et de sa conception. Nous essaierons ainsi de mieux comprendre cette œuvre qui ne livre pas facilement ses secrets.



Fig. 1: *Codex Calixtinus*, Santiago de Compostela, Archivo de la Catedral, folio 1r, in VILLAVERDE (Elisardo Temperán), *La liturgia propia de Santiago en el "Código Calixtino"*, Xunta de Galicia, Santiago de Compostela, 1997, p. 12 – Premier folio, incipit du *Liber sancti Jacobi* (ici nommé « le *Jacobus*»). La lettrine représente le pape Calixte II écrivant le codex.

2. L'ASPECT MATÉRIEL DU CODEX

Le *Liber Sancti Jacobi*, c'est d'abord un livre, un document physique conservé aux Archives de la Cathédrale à Compostelle (sous le nom de *Codex Calixtinus*). Ce livre a une histoire, des blessures, un ou plusieurs auteurs peut-être. Des copies en ont été faites, des passages arrachés et d'autres ajoutés. Les scientifiques se sont penchés sur cet aspect tangible du *Codex* dès le xx^e siècle, quand ils ont eu un accès facile aux microfilms et autres reproductions des différentes versions du *Liber*, tandis que les chercheurs des siècles précédents s'attachaient surtout aux côtés littéraire et sacré. L'abbé André Moisan (*op. cit.*) a tenté une intéressante approche autant littéraire que critique au niveau des objets historiques.

Nous entamerons ce chapitre par un résumé de l'évolution du livre manuscrit à travers l'histoire, autour du bassin méditerranéen, pour bien comprendre la grande valeur de cet objet unique.

2.1. L'ÉVOLUTION DU LIVRE DE L'ANTIQUITÉ AU MOYEN-ÂGE¹

L'histoire des supports écrits est très longue et très différente d'un continent à l'autre, d'une culture à l'autre. Nous nous intéresserons ici à « notre » histoire, à savoir celle du bassin méditerranéen. Notons d'avance que de tout temps, le livre (sous toutes ses formes), fut un produit de luxe et qu'il ne fut véritablement démocratisé qu'au xix^e siècle, avec la généralisation des procédés de fabrication du papier et d'impression mécanique.

Tout commence donc avec l'Égypte, la Grèce, puis Rome. C'est alors l'âge d'or du papyrus, qui durera jusqu'au ii^e siècle après J.-C. Le papyrus est fragile et d'une fabrication

¹ Ce sous-chapitre est basé sur la conférence *Introduction à l'histoire du livre ancien – Le livre manuscrit* donnée par Alain Bosson (du domaine *patrimoine imprimé et livres précieux* de la BCU Fribourg), dans le cadre des « Rencontres de la Rotonde » à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Fribourg. A. Bosson cite notamment BARBIER (Frédéric), *Histoire du livre*, Armand Colin, Paris, 2001, 304 pp., FEBVRE & MARTIN (Lucien & Henri-Jean), *L'apparition du livre*, Albin Michel, Paris, 1999, 588 pp. (1^e éd. 1958).

lente et coûteuse, puisqu'il nécessite l'utilisation du papyrus qui ne pousse qu'en Egypte. Déjà, le *volumen* de l'époque, une longue feuille qu'on déroule (ce qui nécessite une lecture continue et empêche une consultation rapide, à l'aide d'un index par exemple), est un produit mal pratique, fragile et onéreux. On comprend mieux la renommée de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, dont on suppose qu'elle contenait environ 140 000 volumes!

C'est d'ailleurs près d'Alexandrie, à la bibliothèque rivale de Pergame, qu'apparaît au III^e siècle le parchemin (dont le nom est justement la déformation du mot *Pergame*). Cette invention va régler en partie un premier problème, celui de la matière première : le parchemin est obtenu après le traitement de peaux (de chèvre, par exemple), qui sont disponibles partout et beaucoup plus résistantes que la fibre de papyrus. Cependant, les peaux sont elles aussi coûteuses et de même l'est la fabrication du parchemin.

Petite parenthèse étymologique¹ : notre *papier* vient du mot papyrus, qui a donné *Byblos* au Liban, d'où notre *bible*. Le *codex* était à l'origine un bloc de bois coupé (lat. *caedere*, couper). Le mot *liber* vient de la partie de l'arbre utilisée comme papier et est lié à l'idée de blancheur (lat. *albus*, blanc). Pour être exhaustif, citons également la série *bouquin*, *book* (anglais), *bouk* (russe) et *Buch* (allemand), que l'on rapproche de l'anglais *beech*, le hêtre, qui servit également de support écrit.

L'état fini du parchemin est assez semblable à celui du papier que nous connaissons et le nouveau format de livre qui apparaît avec lui, à savoir un ensemble de cahiers cousus et maintenus ensemble par une reliure, rendent l'écriture et la consultation des textes beaucoup plus pratiques, puisqu'on peut facilement retrouver un passage précis en feuilletant l'ouvrage. Ce sont ces livres artisanaux que l'on nomme *codex*.

Au Moyen-Âge, les livres seront donc toujours presque aussi rares que pendant l'Antiquité. Une sensible innovation sera toutefois celle des *scriptoria*, à savoir les ateliers de copistes qui apparurent dans les couvents ou les monastères. La plupart des manuscrits de l'époque n'ont été copiés que quelques fois, mais certains « best-sellers » l'ont été près de deux cents fois.

¹ Les férus de cette discipline consulteront avec joie MALHERBE (Michel), *Les langages de l'humanité, une encyclopédie des 3 000 langues parlées dans le monde*, Paris, Seghers, 1983, p. 305.

En général, les moines copistes ne s'occupaient que du texte (et parfois même d'un seul cahier, en travaillant « à la chaîne »), tandis que des artisans spécialisés reproduisaient les enluminures. Les manuscrits qui nous sont parvenus peuvent être reconnus dans leur provenance ou leur époque de *scriptio* par la seule forme de leurs lettres. Il existait deux grands types de parchemins : ceux qui étaient rédigés pour l'usage interne du lieu sacré, pour l'enseignement par exemple, et qui n'avaient aucune raison d'être vus par des yeux extérieurs et donc étaient peu décorés et résumaient parfois les lettrines à des lettres juste un peu plus grandes que les autres ; ceux, à l'opposé, qui étaient écrits (ou transcrits) pour quelque personnage important, sont très soignés et luxueux, avec au menu encre dorée et tableaux miniatures. Le *Codex Calixtinus* est à mi-chemin entre ces deux extrêmes : c'est un texte à un usage interne, certes, mais un texte sacré et unique et que le public, ou tout au plus le public important (donc lettré, puisqu'il est rédigé en latin), devait pouvoir admirer. A ce titre, il est bien enluminé et quelques illustrations ornent certaines parties du livre IV, sans qu'il soit aussi somptueux que, par exemple, *Les très riches heures du Duc de Berry* des frères Lamour !

L'âge du livre manuscrit est l'âge du livre-trésor, du bien précieux et renommé. C'est aussi un âge loin du savoir des masses, de l'opinion publique, un âge d'aléas dûs à une reproduction peu fiable et source d'erreurs. Enfin, le savoir est encore non-standardisé, à part celui de la Bible peut-être (mais l'on sait le nombre de conciles qu'il fallut pour mettre le monde chrétien d'accord au sujet des évangiles apocryphes) et ceci implique que l'auteur du texte se repose plus sur sa mémoire que sur d'autres textes, et que la citation des sources et presque impossible. Le rédacteur du *Liber Sancti Jacobi* cite souvent des auteurs (mais n'est-ce pas parfois de la fantaisie ? Nous y reviendrons...) mais rarement des œuvres, malgré les références évidentes (à la Bible, par exemple) dont le *Liber* est truffé¹.

¹ Cf. le sous-chapitre qu'y a consacré MOISAN, *op. cit.*, « Les sources utilisées par Aimeri Picaud », pp. 67-70 et l'annexe II, « Les sources et réminiscences des citations », *id.*, pp. 237-240.

2.2. LE NOM DE L'ŒUVRE

Comme le rappelle B. Gicquel¹, les noms de *Codex Calixtinus*, *Liber Sancti Jacobi* (avec ou sans majuscule au *sancti*, d'ailleurs) ou encore la traduction « Livre de saint Jacques » ne sont pas d'origine – les deux dernières datant du xx^e siècle, y compris la formule latine. Le livre est, en fait, appelé tout simplement *Jacobus* (c'est-à-dire « Jacques »), dans le poème situé au-dessus de l'incipit de la lettre du pape Calixte qui ouvre l'œuvre.

Il faut probablement voir derrière ces divers noms de simples effets de mode : le nom de *Codex Calixtinus* provient de l'habitude de nommer les manuscrits anciens par le nom de leur auteur (ce codex étant prétendument la création de Calixte), de leur propriétaire ou du lieu où ils sont conservés (on parle parfois du *Codex de Compostelle* ou *Codex Compostellanus*, mais c'est plus rare parce que peu précis). Il s'est passé le même phénomène pour le livre IV du *Liber* qui a d'abord été nommé *Turpin* parce qu'il est censé avoir été rédigé par cet homme d'église proche de Charlemagne. (Ce livre est maintenant appelé *pseudo Turpin* parce qu'il a été démontré au xx^e siècle qu'il était faussement attribué à un personnage historique, tout comme le *Liber* au pape Calixte II.) Pour les autres noms, il est aisément compréhensible que l'expression « Livre de saint Jacques » ait remplacé le sec « Jacques » au xx^e siècle, pour quelque raison de faste.



Fig. 2 : STONES (Alison) & KROCHALIS (Jeanne), *The Pilgrim's Guide: A Critical Edition*, vol. I, Harvey Miller Publishers, London, 1998, pp. 241-288, folio 163 – Incipit du livre IV (le *Pseudo-Turpin*). Le titre original est « Histoire de Turpin ». C'est la légende de Charlemagne en Espagne.

¹ GICQUEL (Bernard), *La Légende de Compostelle, Le Livre de saint Jacques*, Paris, Tallandier, 2003, p. 17.

2.3. LE CODEX, SES COPIES ET SES SCRIPTORES

Par rapport à d'autres textes médiévaux, le codex a été relativement peu utilisé. Il n'en reste « que » une dizaine de copies complètes¹.

La plupart des études tendent à reconnaître le *Codex Calixtinus* comme la version originale (ou en tout cas la plus ancienne encore existante) du texte sacré nommé *Liber Sancti Jacobi*. Cependant, certaines voix discordantes voient en d'autres manuscrits des ouvrages antérieurs au *Codex*. Nous présenterons ici le point de vue le plus répandu.

2.3.1. LE CODEX CALIXTINUS²

Le *Codex Calixtinus* est la version originale du *Liber*. Il est composé de 225 folios recto-verso de 295 × 214 mm (mais on a rogné les feuillets trop grands lors de sa restauration en 1966 – on avait arraché le livre IV en 1609 (par accident ou par vol?) et il y fut réintégré pour l'occasion) sur une colonne de 34 lignes par page (sauf exceptions) dont l'auteur principal est surnommé le *Scriptor I* (littéralement, *Rédacteur I*).

Des ajouts y ont été apportés : les tables des matières (dont la graphie diffère de celle du *Scriptor I*), certaines notes en écriture cursive dans la marge, accompagnées de différentes marques de lecture, dont personne ne connaît le sens exact (mains, flèches, étoiles), etc.

De même, chaque cahier avait à l'origine huit folios. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, parce que beaucoup de pages ont été ajoutées, enlevées ou simplement déplacées. La restauration de 1966, en se basant sur d'anciennes numérotations encore présentes sur les feuillets et sur les plus anciennes copies (voir ci-dessous), a redonné au Codex l'aspect qu'il avait quand il a été offert aux chanoines de Compostelle en 1139-1140.

Le *Scriptor II* a remanié de longs passages³ (le livre III, un peu du livre IV) après 1172-1173, parce que son texte diverge de celui du moine de Ripoll (voir ci-dessous) qui effectua sa copie à cette date. Le *Scriptor II* a essayé d'imiter la graphie du *Scriptor I*, en omet-

¹ PÉRICARD-MÉA (Denise), in GICQUEL, *op. cit.*, « Postface », p. 635.

² Cf. MOISAN, *op. cit.*, pp. 27-28.

³ Pour une chronologie et plus de détails sur les *Scriptores*, voir *id.*, pp. 32-36.

tant toutefois les enluminures. Il semblerait que ce fut donc un travail de restauration. Le *Scriptor III*, qui est aussi intervenu sur le livre IV, a une graphie gothique, finement exécutée, datant du XIII^e siècle. Ainsi de suite pour les quatre ou six *scriptores*, les scientifiques n'étant pas tous d'accord sur la question : quoi qu'il en soit leur graphie et les divergences du textes avec des copies d'époque permettent d'envisager l'état initial du Codex, de dater l'intervention des différents copistes et de comprendre si celle-ci a fondamentalement modifié un passage ou si ce n'est que le remplacement d'un ou plusieurs feuillets, pour cause de restauration, comme évoqué plus haut, ou pour une autre raison mystérieuse¹.

2.3.2. LE MANUSCRIT DE RIPOLL²

Le manuscrit 99 du fonds Ripoll des Archives de la Couronne d'Aragon à Barcelone (qui comprend 86 folios de format 280 × 138 mm avec 26 lignes par pages et dont le microfilm se trouve à l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes à Paris) a été copié à partir du Codex Calixtinus aux alentours de 1172-1173 par un moine de l'abbaye bénédictine Sainte-Marie de Ripoll (fondée en 888), au diocèse de Vich, province de Gironne en Catalogne, sur une des routes du pèlerinage et qui est réputée pour la bibliothèque et le *scriptorium* qu'elle posséda et qui furent très actifs dès le XII^e siècle.

Ce moine copiste s'appelait Arnould du Mont. La lettre³ en forme de rapport qu'il envoya à son abbé Raimon de Berge et à son prieur Maxime fut ajoutée au manuscrit qu'il copia du Codex. Dans cette lettre, il s'excuse de la qualité de sa copie qu'il dit avoir effectuée en 1172-1173. MOISAN juge la transcription très soignée, mais relève qu'Arnould n'a pas reproduit les lettrines ni les illustrations du *Codex*, par manque de temps, comme celui-ci l'explique dans sa lettre. Il écrit également qu'il n'a pas copié certains passages, qu'il répertorie.

Pour les mêmes raisons, il n'a pas copié le *Codex* dans l'ordre logique, mais en com-

¹ L'abbé Moisan affirme, dans *op. cit.*, p. 35 qu'une chose est sûre : comme aucun folio refait ne coïncide en sa fin ou son début avec une fin ou un début de paragraphe ou de page, il est exclu que les remaniements effectués aient été des modifications profondes du *Codex*. Il s'agirait plus vraisemblablement, pour B. Moisan, de fidèles réfections ou corrections.

² MOISAN, *op. cit.*, consacre aux mss. de Ripoll et Alcobaca son chapitre III, pp. 83-104.

³ VIEILLARD, *op. cit.*, *passim*.

mençant par les livres auxquels il portait le plus d'intérêt. Ensuite, les folios seront reliés dans le même ordre que celui du *Codex*, ce qui prouve l'organisation initiale de celui-ci.

2.3.3. LE MANUSCRIT D'ALCOBAÇA

L'abbaye cistercienne Sainte-Marie d'Alcobaça, au Portugal, dans le diocèse de Leiria, au nord de Lisbonne, s'est dotée très vite, dès sa fondation vers 1150, de nombreux manuscrits, ce qui fit d'elle une bibliothèque richissime au XVIII^e siècle. Le manuscrit 334 du fonds Alcobaça de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, classé fin XII^e-début XIII^e, en parchemin, de format 347 × 230 mm en 215 folios, a été examiné par A. Hämel¹ qui établit la succession *Scriptor I*

– *Ripoll* – *Scriptor II* – *Alcobaça*. C'est une copie intéressante, presque complète, mais qui a été effectuée complètement dans le désordre, entre 1152 et 1160.

Hélas, le moine d'Alcobaça n'a pas laissé de compte rendu de son travail ni de ses motivations. Par contre, il intègre dans son texte les notes marginales des *scriptores* et lecteurs qui l'ont précédé. On retrouve même ses notes dans les marges du *Codex* – l'écriture est identique!

En comparant toutes ces copies, le scientifique attentif et patient remonte le temps pour découvrir la forme originale du *Codex* avant le remplacement de certains feuillets, comme un archéologue creuse, couche de terre après couche de terre, pour comprendre en sens inverse l'évolution de la zone fouillée.

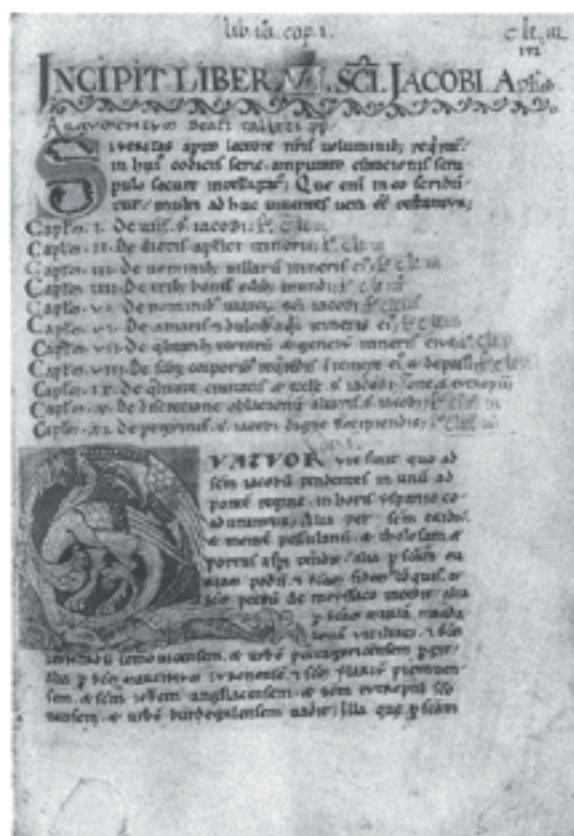


Fig. 3: *idem*, folio 192 – Incipit du livre V (le *Guide*). Notez la grossière dissimulation de la numérotation originale «IV» par un morceau de parchemin collé, marqué «V».

¹ HÄMEL (A.), « Überlieferung und Bedeutung des Liber Sancti Jacobi und des Pseudo-Turpin », *Sitzungsberichte der Bayer. Akad. des Wiss., Phil.-hist., Kl.*, München, 1965, heft 2, pp. 14, 19, 22-23, 26-28, 70-72.

2.3.4. D'AUTRES COPIES

Stones et Krochalis¹ citent à la fin de leur ouvrage dix autres manuscrits: *London, B.L., Additional 12213 & Cotton Titus A. XIX*; *Vatican, Bibl. Apost. Vaticana, Borghese 202 & Archivio de San Pietro, C. 128*; *Salamanca, Bibl. Univ., 2631*; *Pistoia, Archivio de Stato, Documenti vari 27*; *Madrid, Biblioteca Nacional, 4305 & 7381 & 13118*. Cela laisse rêveur : une dizaine de documents semblables, mais tous uniques, dispersés aux quatre coins de l'Europe. C'est une bonne allégorie du brassage de populations qu'est le pèlerinage de Compostelle.

2.3.5. POURQUOI ET COMMENT LE CODEX A-T-IL ÉTÉ COPIÉ ?

Comme l'attestent les différents signes de lecture ajoutés dans la marge du *Codex*, en plus des soulignements et des corrections à même le texte, c'était un ouvrage de référence qui a été parcouru plusieurs fois. Il est compréhensible que certains lettrés, et donc principalement des hommes d'église, ayant visité Compostelle, eurent l'honneur de lire tout ou un passage du *Codex*. De même, les abbayes envoyèrent leurs scribes copier le livre pour posséder eux aussi ce précieux ouvrage dans leurs bibliothèques, ce qui leur amènerait prestige et bénédiction divine.

Tout cela semble bien normal même aux yeux de l'homme moderne. Ce qui l'est moins, c'est la manière dont ces copies ont été réalisées : textes tronqués, livres mélangés, passages entiers résumés à une seule ligne. Ces étrangetés ont souvent égaré les chercheurs contemporains. Ils ont fini par comprendre que ces divergences provenaient de deux facteurs essentiels dans la rédaction (ou la copie) d'un livre au Moyen-Âge : le temps et l'argent. Le manque de ressources explique pourquoi certains passages font défaut, mais pas pourquoi, dans certains cas, les livres et leurs chapitres ont été mélangés, dans un ordre apparemment chaotique !

L'explication donnée par MOISAN¹ a le mérite d'être simple : le moine envoyé par

¹ STONES (Alison) & KROCHALIS (Jeanne), *The Pilgrim's Guide: A Critical Edition*, vol. I, Harvey Miller Publishers, London, 1998, p. 289.

son monastère pour effectuer la copie d'un document riche en informations a peu de temps pour « s'approprier » une œuvre sous la forme qui sera la plus pratique pour sa communauté. Imaginons qu'un moine français veuille faire un pèlerinage sur les pas de Charlemagne en Espagne, il aura tout intérêt à ce que soient insérés, dans le livre IV (c'est-à-dire l'histoire qui traite de Charlemagne), des passages du livre V (le *Guide*) – ceux qui traitent des régions traversées par le grand roi.

C'est donc par simple souci d'économie et de praticité que le *Codex* fut parfois en grande partie réinterprété. Mais tous ne sont pas d'accord là-dessus et GICQUEL², par exemple, défend la thèse de plusieurs versions successives et différentes du *Codex*, qui auraient été copiées à partir de versions « transitoires », donc incomplètes ou ordonnées différemment.

Ajoutons que si les scribes venaient de loin pour copier le *Liber*, c'est parce que celui-ci avait bonne réputation et, surtout, parce qu'il n'a sûrement jamais quitté Compostelle, pour la raison religieuse d'une part (crainte

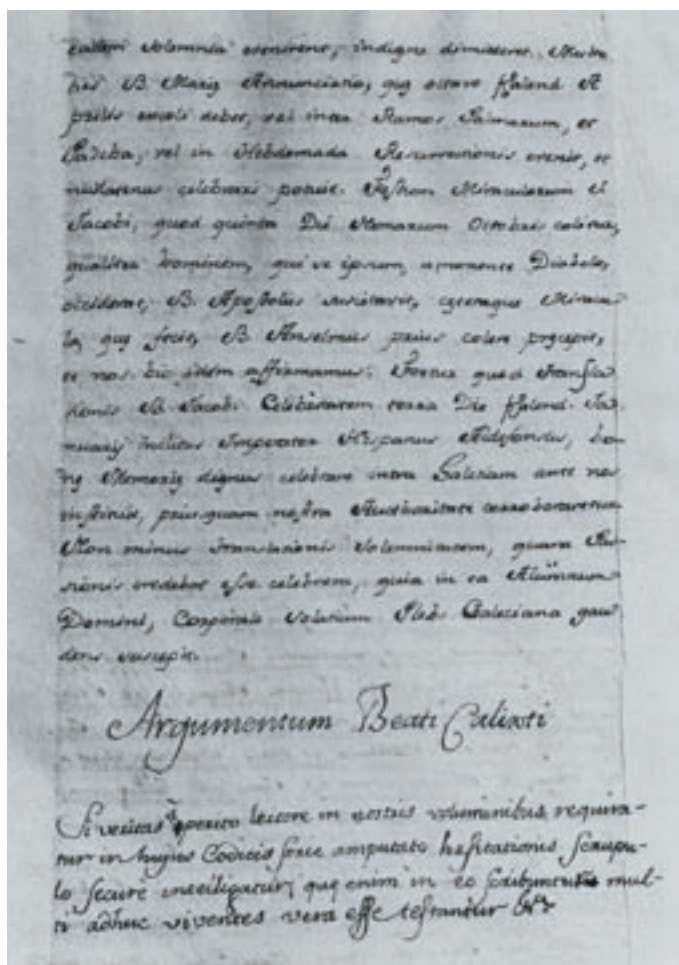


Fig. 4 : *op. cit.*, p. 288 : folio 136v du ms. 13118, Biblioteca Nacional, Madrid – Incipit du livre V d'une copie du *Codex* (cf. p. 11 pour l'original calixtin).

de l'anathème promise dans le livre même), et à cause du poids conséquent du livre d'autre part. C'est un codex volumineux – ceci dit sans jeu de mots. On comprend aussi pourquoi les scribes ne l'ont pas copié dans son intégralité.

¹ MOISAN, *op. cit.*, p. 36.

² GICQUEL, *op. cit.*, *passim*.

3. LE CONTENU DU LIBER

Comme le dit bien GICQUEL (*op. cit.*, p. 18), le *Liber* n'a pas été écrit pour être lu page après page, mais consulté au besoin, quotidiennement, psalmodié peut-être pendant les repas en commun des moines. Cela apparaît clairement en détaillant la structure de ce livre.

3.1. SURVOL DES CINQ LIVRES¹

Les récits qui nourrissent les messes, miracles, passions, translations, etc. qui composent le *Liber Sancti Jacobi* étaient vraisemblablement des légendes locales qui furent rassemblées par le *Scriptor I*, le rédacteur du livre². Ainsi, comme le propose Denise Péricard-Méa dans sa postface à *La Légende de Compostelle* (de GICQUEL, *op. cit.*, p. 635), il conviendrait, lorsque l'on parle du pèlerinage de saint Jacques au Moyen-Âge, « de se référer non pas au seul *Codex Calixtinus* mais à la “Légende de Compostelle” » dans sa large acception.

3.1.1. LETTRE DU PAPE CALIXTE

La lettre qui ouvre le livre, dont vous trouvez un aperçu à la page 4 de ce travail, occupe le recto et le verso des deux premiers folios. L'auteur, qui se dit être le pape Calixte II, raconte comment il collecta de nombreux témoignages au sujet des bienfaits de saint Jacques, « parcourant les terres et les provinces barbares pendant 14 ans »³. Il explique aussi que le manuscrit résista à tous les périls possibles : incendies, noyades, etc.

¹ Sur la structure du *Codex*, cf. MOISAN, *op. cit.*, pp. 27-36.

² Des versions antérieures de certains récits ont été remarquées dans des manuscrits antérieurs. Cf. GICQUEL, *op. cit.*, « Appendices », pp. 659-746.

³ GICQUEL, *op. cit.*, p. 213.

La lettre est notamment adressée « à la très sainte assemblée de la basilique de Cluny » et à « Diego, archevêque de Compostelle »¹ ; nous verrons que cette dédicace a une grande importance par rapport au climat politique qui sera évoqué au point 3.2.

Calixte conclut ainsi : « quiconque aura [...] ridiculisé [...] ou osé critiquer les choses contenues dans ce livre, soit anathème [...]. »²

3.1.2. LIVRE PREMIER

Le premier livre débute au verso du deuxième folio (juste après la lettre) et s'interrompt au recto du folio 139. C'est le plus long livre du *Codex* ! Les premiers feuillets sont occupés par la table des matières (avec ses trente et un chapitres). Ensuite viennent les sermons (vingt chapitres), qui contiennent des indications de lecture pour les messes, avec les dates de celles-ci. Puis, trois chapitres forment l'office, toujours avec des indications spéciales pour chanter les messes à certaines dates, comme le 25 juillet par exemple, qui est avec le 30 décembre une des deux fêtes en l'honneur de saint Jacques. Des portées (en notation médiévale) accompagnent cet office et le missel qui les suit sur sept chapitres. Le supplément qui suit – composé de textes avec notations musicales – forme le dernier chapitre du livre. Notons que la plupart de ces pièces sont dites créées par Calixte II, mais que certaines sont attribuées à d'autres auteurs, comme Aymeric Picaud par exemple.

Le thème principal de toutes ces pièces est la Passion ou Vie de l'apôtre, la façon dont il a été touché par la grâce de Dieu... Il en existe deux versions : une petite et une grande qui diffèrent quelque peu dans les détails. Tous ces sermons, offices, homélies et autres sont les éléments essentiels d'une messe. Le prêtre de Compostelle n'avait plus qu'à se référer aux bons chapitres (pour les dates particulières) ou à composer lui-même sa messe en empruntant un texte (ou un chant) à chaque section, comme un jeu de Lego[®] sacré...

Extraits du livre premier :

« Sachez-le, bien chers frères, de même qu'il est malhonnête pour un homme qui va manger à la table d'un roi terrestre de s'en approcher avec des vêtements souillés, de même

¹ GICQUEL, *ibid.*

² GICQUEL, *id.*, p. 216.

il est honteux pour une âme chrétienne de venir à la célébration d'un tel apôtre [Jacques] avec des impuretés quelconques.»¹

« Que l'heureux peuple de Dieu, dans toutes les églises, / Apporte dévotement les offrandes de ses louanges au Christ / [...] / Devenu par amour ardent son officier / Au bord de la mer de Galilée, Jacques / Laissa pour lui son père, son bateau, ses filets, / [...] »²

3.1.3. LIVRE II OU LIVRE DES MIRACLES

Le deuxième livre est le *Liber miraculorum*, le livre des miracles. Ce livre, qui va du verso du folio 139 au verso du folio 155 (et qui est donc l'avant-dernier dans l'ordre de grandeur), comporte lui aussi un prologue (appelé « argument ») de Calixte et une table des matières. Le *Liber miraculorum* représente la suite logique du premier livre : en effet, il est courant, dans les hagiographies (c'est-à-dire les écrits sacrés au sujet des saints), de faire suivre les messes consacrées à l'apôtre par les récits des miracles provoqués par cet apôtre. Les miracles sont au nombre de vingt-deux et sont tous situés précisément dans les régions décrites ou évoquées par le livre V (le *Guide*). Les récits des miracles semblent avoir été récoltés, si ce n'est en même temps, au moins par la même personne que les indications topographiques du *Guide*.

On y trouve, par exemple, « De l'évêque que saint Jacques [...] préserva de la noyade » (chapitre VIII) ou « De Bernard que l'apôtre fit sortir admirablement de la prison » (chapitre X), etc.

3.1.4. LIVRE III

Le troisième livre – folios 155v à 162v – est le plus petit (quatre chapitres) et débute également par un prologue et un sommaire. Il clôt la suite hagiographique habituelle *Passion – Miracles – Translation*. En effet, ce livre traite du déplacement du corps de Jacques de Jérusalem à Compostelle, ce qui est appelé, en latin, la *Translatio* (le « transport »).

Comme le livre I, qui raconte une petite et une grande Passion, le livre III présente

¹ GICQUEL, *op. cit.*, dans le deuxième chapitre de la deuxième partie, p. 227.

² *id.*, un office du chapitre XXIII, p. 406.

une *Translatio magna* et une *Translatio modica* qui elles aussi diffèrent, mais sur des points peu essentiels. Le livre est clos par l'ordonnance des fêtes consacrées à saint Jacques.

3.1.5. LIVRE IV OU « HISTOIRE DE CHARLEMAGNE ET DE ROLAND PAR L'ARCHEVÊQUE TURPIN »

Ce livre, de nouveau placé sous le patronage invraisemblable d'un personnage illustre (voir point 3.3.) n'était à l'origine pas numéroté et le *Guide* était, lui, numéroté « Liber IV ». Cependant, les copies anciennes (celles de Ripoll et d'Alcobaça) permettent d'attester sa présence dans le *Codex* à cet endroit précis.

Ce livre, bien plus petit que le premier, est néanmoins le deuxième du *Codex* en taille (folios 163 à 191, vingt-six chapitres). Cette *Historia Turpini* ou *Chronique de Turpin* ou encore *Pseudo-Turpin* (à cause de son prétendu auteur) est le récit de la conquête de l'Espagne par Charlemagne, face aux Maures et avec l'aide de saint Jacques, dans le style typique des romans épiques de l'époque. Cette histoire, avec le guide de voyage qui le suit, a été écrite vraisemblablement pour rendre la « propagande divine » se saint Jacques accessible à un plus grand nombre d'ouailles. D'ailleurs, « Calixte » l'exprime clairement dans son *incipit* au *Liber*: « Ainsi cet opuscule (*sic*) a-t-il été manifesté à tous, pour apporter de grands bienfaits aussi bien à ceux qui sont habiles en l'art des belles-lettres qu'à ceux qui ne le comprennent point. »¹

3.1.6. LIVRE V (ANC. IV) OU « GUIDE DU PÈLERIN »

Ce livre (troisième en taille, folios 192 à 213, onze chapitres), à l'origine titré *Livre IV*, est donc le cinquième livre du *Codex*. Ce fut la première section du Liber qui fut traduite en 1938 par Jeanne VIEILLARD (*op. cit.*), traduction qui eut un succès retentissant².

Comme le reste du *Liber*, le lire page après page est une tâche ardue, mais renseigne bien sur certains des itinéraires de pèlerinage utilisés depuis toujours et, depuis la publication du *Guide du pèlerin*, classés au patrimoine mondial de l'UNESCO.

¹ GICQUEL, *op. cit.*, p. 214.

² PÉRICARD-MÉA (Denise), « Postface » in GICQUEL, *id.*, pp. 642 et 645.

Il est par contre amusant de lire certains passages comme les chapitres des « fleuves bons et mauvais sur la route » (chapitre VI) ou des « contrées traversées et des mœurs des habitants » (chapitre VII)... On y voit que dans ce monde moyenâgeux, les préjugés ont la vie dure et que les quolibets sont fréquents pour les voisins, même quand ceux-ci parlent la même langue. Mais sous cet aspect réellement comique pour le lecteur moderne se cachent des indices précieux sur le rédacteur du texte, et nous en parlerons au point 3.3.

3.1.7. LA SUITE

Au *Codex* furent ajoutés, au fil du temps, différents suppléments (qui occupent quarante-deux folios) : des hymnes avec notation musicale surtout, attribués à divers personnages, provenant en majorité de Vézelay ou Cluny, dans le sud-ouest de la France. Détail d'importance.



Fig. 5: *Codex Calixtinus*, Santiago de Compostela, Archivo de la Catedral, folio 4r, in VILLAVERDE, *op. cit.*, p. 12 – L’apôtre Jacques le Majeur et le début du sermon *Quoniam beati Iacobi uigilias*.

3.2. POURQUOI A-T-IL ÉTÉ ÉCRIT ?

L'élaboration du *Codex* fut pour son maître d'œuvre certainement coûteuse, comme nous le prouve le paragraphe 2.1. sur l'histoire du livre manuscrit, et probablement pas rémunérée. Tout au plus l'Église a-t-elle peut-être remboursé la main d'œuvre et les matériaux (parchemin, encre, etc.). Nous n'avons aucun témoignage d'une telle transaction – il n'en est pas fait mention dans le livre. La probabilité que le *Codex* ait été rédigé dans un but lucratif est donc très minime. De même, l'auteur ne revalorisa pas sa renommée par ce biais puisque, comme expliqué plus en détails au point suivant, il attribue faussement l'œuvre à un pape déjà mort !

L'explication la plus plausible – et qui pourrait sembler, de nos jours, la saugrenue – est que le *Codex* a été élaboré pour de purs motifs de foi.

Or, l'incipit du *Liber*, censément rédigé par Calixte II, précise son but ainsi : célébrer saint Jacques et son pèlerinage en réformant la « liturgie sclérosée » et en apportant la « liturgie romaine universelle »¹. Il fait ici référence aux rites mozarabes, c'est-à-dire aux rites chrétiens à forte influence maure, issus de la longue occupation de l'Espagne par les Arabes.

Le but de « Calixte » est donc de doter l'un des trois plus grands lieux de pèlerinage de la chrétienté d'un ensemble de textes sacrés. Cependant, nous verrons que le rédacteur du *Liber*, le *Scriptor I*, avait certainement des liens étroits avec l'abbaye de Cluny. Or, ladite abbaye se trouve en Bourgogne, d'où vient Gui de Bourgogne. D'ailleurs, A. de Mandach note que celui-ci y a possédé un atelier avant d'accéder à la papauté² sous le nom évocateur de Calixte II³. À ce moment, Diego Gelmírez, ancien secrétaire et chancelier de Raymond de Bourgogne (comte de Galice, frère de Gui de Bourgogne-Calixte), fait la demande à Rome de lui octroyer le nouvel archevêché de Compostelle, qu'il a déjà en partie restauré. Le pape,

¹ MOISAN, *op. cit.*, p. 40.

² MANDACH (A. de), *Naissance et développement de la chanson de geste en Europe. I) La geste de Charlemagne et de Roland* (Publ. Rom. et Fr., LXIX), Genève, 1961.

³ « Calixte ou Calliste II (Guy de Bourgogne) né vers vers 1060, mort en 1124, pape de 1119 à 1124. » puis « Innocent II (Gregorio Papareschi) né à Rome, mort à Rome en 1143, pape de 1130 à 1143. » – informations trouvées le 28 avril 2004 sur « Les papes et antipapes de Saint-Pierre (-985) à Jean-Paul II (2004) », *L'Histoire en ligne*, http://www.histoire-en-ligne.com/article.php3?id_article=566&artsuite=3 et corroborée par « Tableau historique des papes de l'Église catholique romaine », *Les pages de Théophil*, <http://perso.club-internet.fr/phildela/>.

un ami de longue date, comme en témoigne leur correspondance¹, accède à sa requête – de nos jours, nous appellerions cela « des magouilles ». Toute cette affaire se déroule entre 1110 et 1130 et 1130, quelques années avant la rédaction du *Codex*.

D’ailleurs, à cette époque, un certain Aymeric Picaud se présente à Compostelle, en pèlerinage depuis Jérusalem². C’est de cet homme que traite le sous-chapitre suivant...

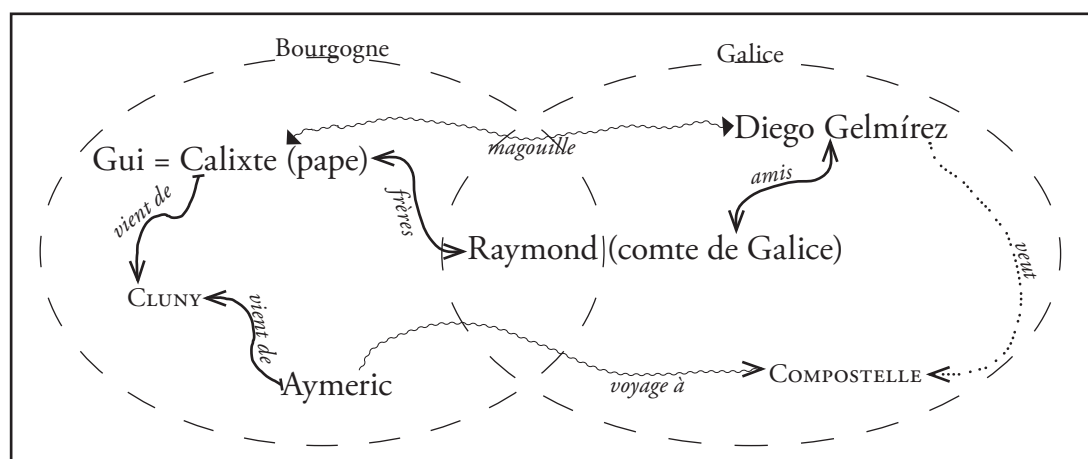


Fig. 6: schéma du climat politique hispano-franco-italien dans des années 1110-1130.

Il y avait donc des intérêts politiques en jeu. Cependant, pourquoi le choix s’est-il porté, pour le pèlerinage, sur saint Jacques, et ceci bien avant le *Liber Sancti Jacobi*? Les causes sont explicitées en détails au premier chapitre de GICQUEL (*op. cit.*, pp. 25-42) mais nous en ferons ici une synthèse :

Premièrement, Jacques le Majeur est la parent pauvre du trio privilégié par Jésus, à savoir Pierre, Jacques et Jean. Pierre s’est vu confier l’Église, à Rome, et Jean l’évangélisation et l’Orient (il vécut à Éphèse). Pour Jacques, rien n’est précisé dans la Bible, si ce n’est que tous les apôtres devaient aller répandre la bonne nouvelle « aux confins du monde », à savoir l’expression latin « finis terra », d’où les régions françaises et espagnoles du Finistère. Les Espagnols des premiers siècle du Moyen-Âge en déduisirent que Jacques était allé évangélisé les confins du monde, l’Espagne.

Deuxièmement, il existe une symétrie géographique (et symbolique) entre saint Pierre (à Rome, « au milieu »), l’apôtre Jean (à l’est, à Éphèse en Turquie actuelle) et Jacques

¹ *Historia Compostellana*, *Patr. lat.* de Migne, CLXX, p. 1084 (a. 1121), citée par MOISAN, *op. cit.*, p. 56, note 86.

² MOISAN, *op. cit.*, p. 42.

le Majeur (à l'ouest, en Espagne). Qui dit symétrie dit perfection (cf. la croix chrétienne). Les hagiographes (c'est-à-dire les biographes des saints) purent ainsi aisément expliquer la « présence » de saint Jacques en Espagne, quand le besoin s'en fit sentir (GICQUEL le situe au VIII^e siècle).

On pourrait penser que ce patronage n'est pas très authentique. Cependant, ce vide religieux comblé par les hagiographes est tout à fait normal¹ : ils attribuèrent à saint Jacques les bienfaits et péripéties d'autres personnages bibliques ou légendaires, en plus de quelques inventions basées sur les qualités présumées de l'apôtre ou attestées par les écritures saintes.

En somme, le *Jacobus* est une œuvre fervente, profondément religieuse, mais ceux qui ont participé à sa création semblent avoir tout de même tiré leur épingle du jeu. *Aide-toi et le ciel t'aidera...*

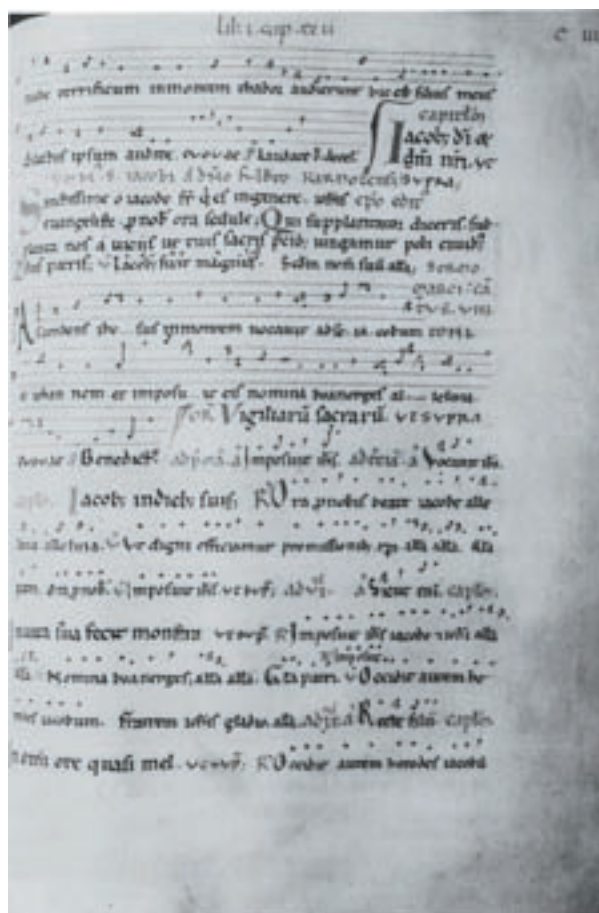


Fig. 7: STONES & KROCHALIS, *idem*: *Codex Calixtinus* – Livre 1, folio 103. Portées de musique.

¹ GICQUEL, *op. cit.*, p. 30.

3.3. QUI EN EST L'AUTEUR ?¹

En analysant le *Liber*, on parvient aux conclusions suivantes : l'auteur est *a)* français, *b)* un homme d'église, *c)* n'est pas Calixte II ni Turpin.

3.3.1. L'AUTEUR EST FRANÇAIS

L'auteur du *Codex Calixtinus* – ou en tout cas du *Liber* – vitupère régulièrement dans ses pages contre les Espagnols : il affiche à leur rencontre un franc mépris. Il dit, par exemple au sujet de la Castille, que « ses habitants sont pleins de malignité et dépravés » (livre IV, chapitre VII, GICQUEL p. 608), alors que les Français, et notamment les Poitevins sont comblés de louanges.

En plus de cela, il décrit quatre routes françaises et une seule espagnole – non pas parce qu'il n'en existe respectivement que quatre et une seule, au contraire ! À l'époque, les routes étaient innombrables et si aujourd'hui leur nombre « officiel » est réduit, c'est parce que l'UNESCO (à partir de 1993) et le Conseil de l'Europe (le 23 octobre 1987) se sont basés sur le *Codex* pour « normaliser » *un* des multiples chemins de Compostelle². Donc, si l'auteur décrit surtout les routes françaises (descriptions qui sont d'ailleurs très fournies en détails, contrairement au chemin d'Espagne), c'est parce qu'il les connaît bien mieux que les routes espagnoles, donc qu'il a moins voyagé en Espagne, et comme les avions et les voitures n'existaient pas, l'auteur n'est pas espagnol mais français !

En outre, la moitié des miracles se sont déroulés en France, en Viennois & Lyonnais exactement, entre 1090 et 1139, ce qui précise suffisamment le cadre spatio-temporel de la rédaction du *Liber*.



Fig. 8 : STONES & KROCHALIS, *idem*: *Codex Calixtinus* – Lettrine A, folio 31v.

¹ MOISAN, *op. cit.*, chapitre III, « Aimeri Picaud de Parthenay et la rédaction du *Liber sancti Jacobi*, pp. 59-82.

² PÉRICARD-MÉA, « Postface » in GICQUEL, *op. cit.*, pp. 655-656.

3.3.2. L'AUTEUR EST UN HOMME D'ÉGLISE

Le *Liber* est une œuvre profondément religieuse. La majeure partie des livres I, II et III traitent de miracles et de liturgie, et sont écrits dans un cadre très moralisateur et imprégné fortement d'une grande culture théologique. A. Moralejo, C. Torres et J. Feo¹ ont relevé plus de 500 références bibliques dans le *Codex Calixtinus*. C'est énorme, quand on sait que les hommes du Moyen-Âge consultaient la majeure partie de leurs sources dans leur mémoire plutôt que dans des bibliothèques!

3.3.3. L'AUTEUR N'EST PAS CALIXTE II NI TURPIN

Tout d'abord, il est bon de rappeler qu'il était courant, voire traditionnel, de fabriquer des faux au Moyen-Âge. L'auteur du *Liber*, à moins d'avoir été un parfait mythomane, devait légitimer son œuvre auprès du public et peut-être aux yeux des moines de Compostelle eux-mêmes. D'ailleurs, les œuvres authentiques de Calixte – celles qui ont été conservées au Vatican (mais n'ont, vraisemblablement, pas été éditées) – ne mentionnent ni *Liber Sancti Jacobi*, ni *Codex Calixtinus*, ni même *Jacobus*.

Il y a quelques incohérences, notamment chronologiques, dans certains passages du *Codex* (Calixte dit avoir parlé à telle personne mais celle-ci est sensée être morte bien avant sa naissance...), mais aussi stylistiques : d'habitude, les documents pontificaux sont empreints de charité pastorale, rédigés sur un ton conciliant, mais le *Liber*, lui, est virulent, autoritaire, et ses sermons, longs et complexes, en plus de vitupérer contre les bandits et les Espagnols, développent d'érudites réflexions sur l'étymologie entre autres, qui sont parfois ardues à suivre.

Par contre, les gens cités comme auteurs de certains offices ou chants sont tous des personnages historiques et renommés (même les cosignataires des pseudo-bulles papales). Mis en corrélation, le nom récurrent de Calixte et ces noms de personnages plus vraisemblables, ce mélange constant de vrai et de faux tient du bluff, de la propagande, tout comme

¹ MORALEJO (A.), TORRES (C.) & FEO (J.), *Liber Sancti Jacobi. Codex Calixtinus*, éd. Whitehill, Santiago de Compostela, 1951.

la bulle du pape Innocent II (voir note 3, page 19 du présent travail), à la fin du *Codex*, ou l'attribution du livre IV (l'histoire de Charlemagne) à Turpin : en effet, celui-ci est sensé, selon la tradition la plus répandue, être mort au combat à la fin de l'histoire. Un habile (et invraisemblable) tour de passe-passe de l'auteur du *Liber* le fait miraculeusement échapper à la mort et revenir en France pour écrire tranquillement l'histoire et la remettre à Calixte II. Voilà qui est rassurant !

Quant aux autres auteurs cités, il est difficile de savoir si l'auteur du *Liber* les a effectivement côtoyés où s'il abuse encore d'identités historiques renommées dans le seul but de promouvoir son ouvrage.

3.3.4. AYMERIC PICAUD

Cet homme, Aymeric (Aimeric, Aimeri selon les chercheurs) Picaud, est cité deux fois dans le *Codex* : **Aymericus Picaudi presbiter de Partiniaco** (folios 190v-191) et **Aymericus Picaudus de Partiniaco veteri** (folio 192). Ces mentions se trouvent à la fin du livre II et font d'Aymeric l'auteur de l'hymne *Ad honorem regis summi* (lequel ressemble fortement au *Veneranda dies* de Calixte du livre I) et le porteur du *Codex Calixtinus* de Vézelay à Compostelle, par l'entremise de la lettre sauf-conduit d'Innocent II.

Pourquoi soupçonne-t-on cet homme d'être sinon l'auteur, au moins le maître d'œuvre du *Codex Calixtinus* ? Tout d'abord, il porte le *Codex*, ce qui implique, pour un objet de si grande valeur, que son porteur ait quelque droit sur celui-ci. Ensuite, Parthenay-le-Vieux (c'est-à-dire *Partiniaco*, dont Aymeric est le *presbiter*, le prêtre) est en Poitou, et l'on a vu comme le *Liber* est lié au sud-ouest de la France et aux Poitevins.

Enfin, Aymeric Picaud est le seul inconnu cité dans le *Liber* – tous les autres avaient des rangs plutôt élevés dans la hiérarchie soit sacrée soit étatique. À côté de tant de faux, il est tentant d'y voir un détail d'importance. Pour conclure :

« Parmi tant de fausses attributions à des auteurs célèbres, qui sont fréquemment les plus hautes autorités de l'Église, ce renseignement a une valeur d'authenticité peu contestable, puisqu'il concerne un personnage par ailleurs totalement inconnu. Il attire d'autant

plus l'attention que le *Guide du pèlerin* parle du Poitou avec une réelle tendresse. »¹

(GICQUEL (*op. cit.*, p. 758), lui, n'est pas de cet avis et prétend qu'ou Aymeric est mentionné, ce sont des ajouts postérieurs à la rédaction initiale du *Codex*, tout en admettant qu'Aymeric fut certainement l'auteur du Livre III des Miracles, qu'il qualifie d'ailleurs de *cellule initiale*.)

3.4. QUAND A-T-IL ÉTÉ ÉCRIT ?¹

Que les chercheurs pensent, comme GICQUEL (*op. cit.*, pp. 181-184 et 198), que le *Liber Sancti Jacobi* est le lent résultat de remaniements par des rédacteurs successifs d'un ensemble de textes plus anciens, ou, comme MOISAN (*op. cit.*, « Annexe I – Les datations », pp. 233-236), que le *Liber* a été créé quasiment *ex nihilo* par un seul auteur, ils s'accordent pour dater la fin de la rédaction entre 1139 et 1164. (Gicquel restreint la période à 1160-1164.)

En effet, certains éléments du *Codex* sont datés relativement aux rois d'Espagne, notamment Alphonse I^{er} le Batailleur (mort en 1134), et l'archiépiscopat de Gelmírez entre 1121 et 1139. MOISAN (*ibid.*), lui, situe précisément la période de travail entre 1135 et 1139/1140.



Fig. 9: STONES & KROCHALIS, *idem*: London, British Library, *Additionnal 12213*, Title-page, f. 1 – Incipit de la copie londonienne du *Codex*.

¹ DURLIAT (M.), *La sculpture romane de la route de Saint-Jacques. De Conques à Compostelle*, CEHAG, 1990, p. 30.

4. CONCLUSION

Le *Codex Calixtinus* a-t-il livré tous ses secrets? Rien n'est moins sûr. Chacun des chercheurs cités dans ce travail a sa propre théorie qui contredit au moins en grande partie celle des autres: nous ne saurons jamais la complète vérité sur le *Codex*, que son auteur soit Calixte II, Aymeric Picaud ou qui que ce soit d'autre. Ainsi les querelles de scientifiques prennent-elle pour le néophyte un air parfois quelque peu futile.

Une chose est certaine toutefois: le *Liber Sancti Jacobi* n'a pas perdu de son attrait, de sa magie – il a même servi à des fins politiques jusqu'au xx^e siècle: «Franco le Galicien fut soutenu, dit-on, par saint Jacques [...] sur son cheval blanc»²– les curieux ont toujours été nombreux, en Europe notamment, à acheter la traduction du *Codex* dans leur langue et leur nombre ne tarit pas.

Traduction. C'est un mot triste mais bien réel: rares sont ceux qui sont encore capables de lire le *Codex* en latin dans le texte. La langue qui unifiait l'Europe du savoir n'est plus et avec elle a disparu ce clergé tout-puissant qui dépensait son énergie et ses deniers à légitimer son action, créant souvent de pérennes chefs-d'œuvre (les cathédrales, le *Codex*, etc.).

Pour conclure, voici ce qu'écrivit le pseudo-Calixte il y a huit siècles, avec une sagesse profonde qu'il serait bon de cultiver aujourd'hui encore:

« Bien des gens en effet méprisent ce qu'ils ne comprennent pas. Les Français méprisent les Allemands et les Romains méprisent les Grecs, parce qu'ils ne comprennent pas leur langue. [...] Un œil sain et ouvert voit plus clairement qu'un œil trouble et fermé. Une chandelle claire, qui donne de la lumière à tous les assistants, est plus utile que celle qui donne aux uns et refuse aux autres. Ainsi cet opuscule a-t-il été manifesté à tous [...]. »¹

¹ GICQUEL, *op. cit.*, p. 214.

² PÉRICARD-MÉA (Denise), « Postface » in GICQUEL, *op. cit.*, p. 642.

Quant à moi, j'ai été ravi d'assouvir ma curiosité au sujet du *Codex* que je ne connaissais que d'ouï-dire. C'est d'ailleurs maintenant, alors que j'ai acquis une bonne vue d'ensemble du sujet, que j'aimerais l'approfondir. J'aurais pu, par exemple, me pencher plus avant sur la problématique de l'importance de l'ordre de Cluny sur le *Codex*, sa rédaction et les différents protagonistes de « l'affaire », ou orienter mon travail sur la confrontation des deux grandes études francophones du *Liber*, à savoir celles de MOISAN et GICQUEL. Je pense d'ailleurs que cette dernière idée aurait été plus enrichissante pour le « monde de la science ». Cependant, j'ai pris le parti de raconter plus que d'analyser (et ceci au risque d'être trop centré sur l'étude de MOISAN), parce que je pense que là aussi est la fonction d'un Travail de Maturité : rendre accessibles aux étudiants pré-universitaires des matières passionnantes, mais très denses et difficiles à aborder.

Au sujet de l'attrait que le monde porte encore au *Codex*, j'ai été frappé de voir dernièrement dans le rayon d'une bibliothèque un livre titré « IACOBUS »¹. C'est un roman d'inspiration médiévale traitant de Templiers, de pèlerins, de Compostelle et de frères Hospitaliers. Décidément, le souvenir du *Liber Sancti Jacobi* n'est pas prêt de s'éteindre !

J'espère maintenant que j'aurais la possibilité d'apporter moi-même ce travail jusqu'aux archives de la cathédrale, à Compostelle, même s'il est loin, j'en ai peur, d'être un *trésor du XXI^e siècle* ! D'ailleurs, le voyage serait vraiment parfait si je l'entamais sur le parvis d'une modeste église de Fribourg : celle de Saint-Michel...



Fig. 10 : STONES & KROCHALIS, *idem* : *Codex Calixtinus* – Lettrine S, folio 24v.

¹ ASENSI (Matilde), *Iacobus*, Paris, Plon, 2003, 304 pp.

5. BIBLIOGRAPHIE

Auteurs cités :

- ASENSI (Matilde), *Iacobus*, Paris, Plon, 2003, 304 pp.
- BARBIER (Frédéric), *Histoire du livre*, Armand Colin, Paris, 2001, 304 pp.
- DURLIAT (M.), *La sculpture romane de la route de Saint-Jacques. De Conques à Compostelle*, CEHAG, 1990, p. 30.
- FEBVRE & MARTIN (Lucien & Henri-Jean), *L'apparition du livre*, Albin Michel, Paris, 1999, 588 pp. (1^e éd. 1958).
- GICQUEL (Bernard), *La Légende de Compostelle, Le Livre de saint Jacques*, Paris, Tallandier, 2003, 760 pp.
- HÄMEL (A.), « Überlieferung und Bedeutung des Liber Sancti Jacobi und des Pseudo-Turpin », *Sitzungsberichte der Bayer. Akad. des Wiss., Phil.-hist., Kl.*, München, 1965, heft 2, pp. 1-75.
- MALHERBE (Michel), *Les langages de l'humanité, une encyclopédie des 3 000 langues parlées dans le monde*, Paris, Seghers, 1983, 444 pp.
- MANDACH (A. de), *Naissance et développement de la chanson de geste en Europe. I) La geste de Charlemagne et de Roland* (Publ. Rom. et Fr., LXIX), Genève, 1961.
- MOISAN (André), *Le livre de Saint-Jacques ou Codex Calixtinus de Compostelle, Etude critique et littéraire*, Genève, Editions Slatkine, 1992, 269 pp.
- MORALEJO (A.), TORRES (C.) & FEO (J.), *Liber Sancti Jacobi. Codex Calixtinus*, éd. Whitehill, Santiago de Compostela, 1951.
- PÉRICARD-MÉA (Denise), in GICQUEL, *op. cit.*, « Postface », pp. 635-658.
- VIEILLARD (Jeanne), *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle (texte bilingue, latin et français, traduit d'après les manuscrits du XII^e siècle), cinquième édition*, Paris, Vrin, 1990, 152 pp.
- VILLAVERDE (Elisardo Temperán), *La liturgia propia de Santiago en el "Códice Calixtino"*, Xunta de Galicia, Santiago de Compostela, 1997, 291 pp.
- STONES (Alison) & KROCHALIS (Jeanne), *The Pilgrim's Guide: A Critical Edition*, vol. I, Harvey Miller Publishers, London, 1998, 291 pp.

Sources citées d'auteurs inconnus :

- « Les papes et antipapes de Saint-Pierre (-985) à Jean-Paul II (2004) », *L'Histoire en ligne*,
http://www.histoire-en-ligne.com/article.php3?id_article=566&artsuite=3, 28 avril 2004.
- « Tableau historique des papes de l'Eglise catholique romaine », *Les pages de Théophil*,
<http://perso.club-internet.fr/phildela/>, 28 avril 2004.
- Historia Compostellana*, *Patr. lat.* de Migne, CLXX, pp. 889-1236.

Autres auteurs consultés :

- SIGAL (Pierre-André), « Compostelle : mille ans de pèlerinage », *L'Histoire*, n°193, novembre 1995, pp. 52-57.
- PÉRICARD-MÉA (Denise), « Le pèlerinage de Compostelle a-t-il existé? », *L'Histoire*, n°258, octobre 2001, pp. 90-95.
- MELCZER (William), *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, Italica Press, New York, 1993, 368 pp.
- WILLIAMS (John) & STONES (Alison) editors, *The Codex Calixtinus and the Shrine of St. James*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1992, 262 pp.

6. REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier messieurs Alain Bosson, de la Réserve des Imprimés Anciens de la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Fribourg, pour ses passionnantes conférences et ses conseils judicieux autant que sympathiques, et Nicolas Boichat pour l'aide indispensable qu'il m'a apportée pour la numérisation des reproductions de certaines pages du *Codex Calixtinus* que vous avez pu admirer dans ce travail. Merci également à madame Carmen Jaton pour son encadrement décontracté et efficace.

EXPLICIT · MATVRITAE · OPERVM

LE LIVRE DE SAINT-JACQUES

Qu'évoque ce nom mystérieux ? Qu'est-ce que le *Codex Calixtinus* ? Qu'y trouve-t-on ? Tout ce qui y est décrit est-il historiquement véridique ?

Ce sont tant de questions auxquelles cet ouvrage tente de répondre, nous plongeant dans l'univers neuf fois centenaire du *Liber Sancti Jacobi* par de fascinantes reproductions du manuscrit original, conservé à Compostelle.

Sic incipit maturitae operum...